

L'oiseau vert

Une fable philosophique de Carlo Gozzi

Texte Français Agathe Mélinand

Adaptation Julien Gauthier



Théâtre du Lyon

ACTE I

SCENE PREMIERE - BRIGHELLA, PANTALON

BRIGHELLA : Ô soleil ! Toi, miroir Des actions humaines
Tu ne nous sors du noir
Que pour soir choses malsaines...

PANTALON : Je suis dingue de ce poète ! Il dit des choses... à peindre ! Il fait des vers... à chanter pour un mariage !

BRIGHELLA : O malheureuse reine des tarots !
Ô Tartaglia des dieux béni !
Ô Barbarine ! Ô Renzo !
De racines pourries, le si beau fruit !

PANTALON : Hou ! Voilà qu'il parle de nos rois ! La reine des tarots se plaint ? Bien fait pour elle ! Cette vieille maquerelle, après le départ du roi, son fils, n'a pondu qu'horreurs et tyrannies et lui, le fils, les dieux nous damnent s'il est béni, lui qui a laissé le pouvoir pendant dix-huit ans à cette sorcière !

BRIGHELLA : L'esprit charmant du roi des coupes
Depuis longtemps nous a quittés
C'est par scandales et entourloupes
Que sera connue la cité.
Tartaglia, je te vois,
Tu retournes à la cour.
Ninetta, je le crois,
Ce n'était pas ton tour.

PANTALON : C'est clair, Tartaglia va rentrer. « Ninetta, ce n'était pas ton tour ». Ça, ça me dépasse. La reine a été enterrée vivante sous le trou de l'évier par la vieille. Il me semble revoir le jour où la pauvre petite reine, avant d'être enterrée, avait eu ses deux jumeaux ! Et c'est à moi que la vieille sorcière a ordonné de les égorger. Je la revois remplacer les deux jumeaux par les deux petits chiots de la cour tout juste nés. Pourtant je n'ai pas eu le courage de les égorger et je me souviens encore comme si c'était hier que je les ai enroulés dans vingt-quatre épaisseurs de toile cirée pour les protéger de l'humidité et, alors plouf, je les ai jetés dans le canal, et c'est deux petits cœurs de chevreaux que j'ai apportés à la grand-mère. Dix-huit ans après, ça m'étonnerait qu'ils ne soient pas morts noyés, ou morts de ne pas avoir pu grandir, comme je les avais serrés, cousus avec une grosse aiguille dans leur tissu. (*A Brighella*) Monsieur l'astrologue, bonjour, poète original qui dit les faits, à ce que je vois. Le ciel peut donner de grands talents aux hommes mais les hommes peuvent parfois dire des âneries.

BRIGHELLA :
Si de terribles pommes qui chantent,
Si des eaux d'or qui jouent et dansent,
Si des rois emplumés, ensorcelés,
Tartaglione, tu ne te défends pas,
Avec cette force inepte qu'on te voit,
Les statues seront contre toi,
Solides, fluides, alcaloïdes, acides,
Une mare sera ta tombe humide,
Et même Brighella, astrologue devin,
N'y pourra rien.
Hélas !... Hélas !... Les visions me quittent, je redescends parmi les idiots, je m'essouffle et, comme à l'habitude, je me sens m'évanouir. Oh !... mais voilà que soudain, je vois une charcuterie.

Réparons, pour deux sous de bouillon, la faiblesse due à l'inspiration divine et à la fureur poétique.

// sort.

PANTALON : Quelle belle poésie ! Ce n'est pas que j'y ai compris quelque chose mais est-on plus devin ? Pommes qui chantent, eaux qui dansent, solides, fluides, alcaloïdes, acides... Il va se passer quelque chose... Mais moi, j'en ai vu tant que je doute de tout. Je suis philosophe et sceptique. Que peut-on voir de plus que les métamorphoses du diable qu'on a vues ici ? On a fait brûler Smeraldine, la Maure, ainsi que Brighella, le serviteur du valet de carreau. Smeraldine est ressuscitée soudain, blanche comme une pipe qu'on aurait jetée au feu, elle a épousé Truffaldin, cuisinier de la cour et hop ! ils ont ouvert une charcuterie. Brighella, le brûlé, ressuscité des cendres, est devenu tout d'un coup prophète et poète. Vous voyez, rien ne m'étonne ! Tout peut arriver, tout peut arriver.

// sort.

SCENE 2 - SMERALDINE, TRUFFALDIN

SMERALDINE : Tais-toi ! Ne crie pas !

TRUFFALDIN : Et pourquoi pas ? Oui, je crie que je ne peux plus te supporter. Avant qu'on te brûle, tu étais malhonnête, mais au moins, tu avais des idées. Si c'était pour ressusciter en imbécile, je t'aimais mieux en charbon. Oh ! je déteste le jour où je t'ai épousée. Idiote !

SMERALDINE : Merci ! Moi aussi j'aurais mille fois mieux aimé rester cendres plutôt que d'épouser un incapable qui dépense dans tous les péchés de la galaxie - et surtout dans UN - le peu d'argent de notre boutique.

TRUFFALDIN : Oh !... pardon. . . L'argent était à moi, je l'ai gagné, moi, à la sueur de mon front à moi quand j'étais cuisinier à la cour. Oui madame ! Eh bien, tu vois, cet argent, j'aurais mieux fait de le jeter dans le canal plutôt que d'ouvrir boutique avec toi. Parce que madame, qui est une pauvre buse, donne à toutes les pintades de ses amies des tripes, du jambon, du salami !

SMERALDINE : Bon !... J'ai eu le cadeau un peu facile mais c'était de bon cœur, et je l'ai fait pour nous, pour le bien du commerce. Ça n'est pas comme toi qui manges à toute heure et même, je t'ai vu, cacher du foie frit sous le traversin pour te bâfrer la nuit. Oui ! Toi, TOI !

TRUFFALDIN : Eh bien, regarde ! Regarde autour de toi. Nous n'avons plus rien, rien que quatre poulpes tout durs et deux tonneaux d'anguilles. Nous sommes ruinés et c'est de ta faute ! Toi et ta générosité. Nous n'avons pas d'enfants et il a fallu absolument recueillir ces deux enfants trouvés dans le canal. Et allez ! Il a fallu les allaiter, se ruiner, il a fallu maigrir ! Et depuis ce temps, tu ne m'aimes plus, donc, bien sûr, je me suis consolé dans l'extraconjugalité. Bref, je te dis moi, que d'avoir voulu élever ces deux enfants était : *primo*, une folie, *secondo*, la cause de notre ruine.

SMERALDINE : Eh bien, moi, *terzo*, je te conseille de ne pas toucher ni à Renzo ni à Barbarina.

TRUFFALDIN : Moi ! Moi, j'ai décidé, et ils s'en vont.

SCENE 3 - RENZO, BARBARINA, SMERALDINE, TRUFFALDIN

BARBARINA : Renzo, nos père et mère se disputent.

RENZO : On dirait. Ecoutons-les.

SMERALDINE : Si jamais tu oses leur dire quoi que ce soit, je t'assommerai.

TRUFFALDIN : Et moi j'attends juste qu'ils rentrent pour les mettre dehors.

SMERALDINE : Je t'en prie, je t'en supplie, je t'en conjure !

TRUFFALDIN : Tais-toi ! Je n'ai pas eu d'enfant, ce n'est pas, figure-toi, pour donner le peu que j'ai à des bâtards.

RENZO : Nous sommes des bâtards !

BARBARINA : Comment est-ce possible ?

SMERALDINE : Ne le dis plus !

TRUFFALDIN : Ah oui ! Eh bien, regarde-moi. J'étouffe de ne pas le dire et je vais leur dire, moi, et cent fois ! Bâtards ! Bâtards ! Bâtards !

SMERALDINE : Tais-toi, tu ne sais pas, regarde leurs manières, leur visage, ce sont les enfants d'un prince, j'en suis sûre.

TRUFFALDIN : Et moi, je sais bien que l'on ne trouve pas les enfants des princes voguant dans le canal ! Bon, ça suffit, c'est tout, je ne dépenserai plus un sou pour ces deux-là.

RENZO : Ma sœur, plus de doute, nous sommes des bâtards. Mon père, bâtards nous sommes ?

BARBARINA : Maman, nous ne sommes pas vos enfants ?

Smeraldine pleure.

TRUFFALDIN : Oh ! j'en ai assez de tes pleurs et de tes tendresses héroïques. Vous voulez que je vous le dise ? Vous êtes deux petits bâtards que j'ai trouvés nus emmaillotés dans de la toile cirée. Mais la folle là, a voulu vous sauver et vous élever. Je vous ai appris à manger, à boire, à déféquer. Utilisez donc ces belles valeurs pour partir et ne plus jamais remettre le petit bout de votre joli pied chez moi. Adieu.

SCÈNE 4 - RENZO, BARBARINA, SMERALDINE

RENZO : Eh bien ! Voici une curieuse nouvelle ! Mais j'ai l'esprit fort et je m'en félicite.

BARBARINA : Ouah !... Cela pourrait être un coup terrible et... si nous n'avions pas lu et réfléchi sur la philosophie, eh bien... on serait mal.

SMERALDINE : Mes enfants, n'écoutez pas cette canaille idiote.

RENZO : Nous sommes vos enfants ou pas ?

SMERALDINE : Vous ne l'êtes pas, vous avez entendu, mais quelle importance ? Je vous ai allaités, je vous ai élevés, vous ne pouvez pas me quitter...

BARBARINA : J'imagine bien que le fait de nous perdre vous fasse de la peine, vous avez l'habitude d'être avec nous et peut-être le fait de nous savoir errants, chassés, vous inquiète. C'est l'amour-propre qui vous fait ressentir cela.

SMERALDINE : L'amour-propre ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

BARBARINA : Oui, Smeraldine. Nous devons partir et cela vous angoisse, donc vous voulez que nous restions pour vous désangoisser, pour vous faire du bien ! Votre tristesse ne nous concerne pas, elle vient de votre amour-propre. Modérez-le avec un peu de réflexion. Nous, c'est indifférents que nous partons. Vous pouvez vous retirer. Adieu.

RENZO : Bravo ma sœur. Bonne philosophe qui ne confond pas désirs humains et conventions sociales. Ma chère Smeraldine, cherchez à développer la raison plutôt que les sens et freinez cet amour-propre qui vous tourmente. Retirez-vous. Adieu.

SMERALDINE : Oh ! gamins sans jugement, de quoi parlez-vous ? Quel amour-propre, quelles raisons humaines ? Qui vous a appris à parler ainsi ? Pauvres fous !

BARBARINA : Ha, ha ! mon frère, regarde, elle se fâche ! Quel malheur de ne pas être philosophe !

RENZO : L'amour-propre vous enflamme, Smeraldine, rentrez chez vous. Si des savants passaient, ils pourraient vous faire honte.

SMERALDINE : Eh bien, moi, en fait de honte, je jure que si j'avais su que j'élevais deux ingrats, je vous aurais laissés vous noyer. Donc, c'est par amour de moi que je vous ai tirés de là ?

BARBARINA : Quelle question, c'est évident. Cette action vous donnait du plaisir et c'est pour cela que vous la fîtes.

SMERALDINE : Pour vous allaiter, je me suis tuée, pour vous vêtir, je me suis déshabillée ; je me suis retiré le pain de la bouche pour vous nourrir et tout ça, je l'ai fait par amour-propre ?

RENZO : Ha, ha ! vous êtes vraiment drôle ! Vous aviez le fanatisme de l'action héroïque, elle vous donnait du plaisir. Pur amour-propre !

SMERALDINE : Eh bien, moi, je maudis cet amour de moi-même qui m'a fait élever deux fous, deux ingrats qui m'abandonnent. Si je sauve encore quelqu'un qui se noie, si j'habille encore quelqu'un qui a froid... Eh bien, qu'on m'écorche, qu'on m'étrangle, qu'on me taille en morceaux, tenez ! Qu'on me brûle une deuxième fois !

SCENE 5 - RENZO, BARBARINA

RENZO : Elle est partie fâchée, ma sœur. Excusons l'ignorance.

BARBARINA : C'est vrai. Mais dis-moi, mon frère, cela ne te fait vraiment rien de te retrouver sans maison, en haillons, et de ne pas savoir d'où tu viens ?

RENZO : Rien du tout ma sœur. Ecoute ma philosophie. Nous n'avons pas de père, nous n'avons pas de mère, nous sommes donc libres, libérés. Parlons plutôt d'autre chose. As-tu quelque amoureux ?

BARBARINA : Non, Renzo, je n'ai personne.

RENZO : Moi non plus, aucune amoureuse, pas de désirs fous, pas de passion dangereuse. Pas d'amitiés, pas d'affections car nous savons, nous, que tout homme ou femme n'agit que par amour pour lui. Adoptons une maxime : les humains sont orgueilleux, avarés, vains, vindicatifs, en somme, impraticables. Dépouillons-nous tout à fait de l'amour-propre et nous serons heureux. Partons, ma sœur.

BARBARINA : Ecoute, je t'assure et te jure que je n'aimerai jamais personne, que je serai philosophe pour la vie, mais je dois te confesser que quand je le dis... eh bien ! il y a souvent autour de moi, un oiseau vert qui tourne, il a l'air de m'aimer et, je ne sais pas... il me plaît.

RENZO : Ce n'est rien ma sœur, je te guérirai de cet amour. Cet oiseau te croit coquette, donc il te tourne autour. Partons ! Quittons cette cité dangereuse.

Il sort.

BARBARINA : Ô monde ! Monde ! Comme tu es triste si on ne peut pas aimer, et d'un petit oiseau vert avoir l'amitié !

SCENE 6 – NINETTA

Tombeau souterrain sous le trou de l'évier où est enfermée Ninetta.

NINETTA : Pourquoi depuis tout ce temps suis-je encore vivante, enfermée dans cette fosse horrible où tombent sans cesse les ordures puantes... Ô misérable Ninetta !... Il aurait mieux valu rester colombe, rester prisonnière du sort fatal des trois oranges, de la terrible géante Créonte, que d'être, sans savoir pourquoi, sans avoir rien fait, condamnée à être enterrée vivante dans ce trou infect, à peine accouchée... Mais voici l'oiseau vert qui, comme chaque jour, m'apporte à manger, il descend par le trou de l'évier. Mon oiseau, tu ferais mieux de me laisser mourir, mon supplice serait fini et contents seraient le roi Tartaglia, ce sans-cœur, mon mari, et mon ennemie jurée, sa mère.

Elle pleure.

SCENE 7 - L'OISEAU VERT, NINETTA

L'OISEAU VERT : Ninetta, ne pleure pas.

Car le jour n'est pas loin
Où s'ouvrira enfin
Ton tombeau inhumain.

NINETTA : Comment ? L'oiseau vert qui parle ?...

L'OISEAU VERT : Ninetta, si je parle

Et après dix-huit ans,
C'est pour adoucir tes tourments.
Tu es fille de roi,
Je suis enfant de roi,
Quand j'étais jeune et vert,
Un ogre me changea en oiseau vert.

NINETTA : Cher oiseau, dis-moi ma faute et ce que je fais là dans cet immonde endroit. Qu'en est-il de mes enfants, qu'en est-il de mon mari ?

L'OISEAU VERT : Ta faute est la haine de la reine mère

Qui, au roi, t'accusa d'adultère,
Dans le lit de tes petits, si beaux
Elle fit placer deux affreux chiots.

Et ton mari l'a cru, et l'horrible mégère,
La vieille au cœur de pierre, a résolu l'affaire,
Condamna tes enfants et te fit enterrer.
Mais les deux sont vivants, oui, ils furent sauvés,
Le Vénitien Pantalon en eut pitié.
Ils errent, inconnus, bâtards et miséreux,
Renzo et Barbarine, ce sont eux
Espère, Ninette, espère,
Emplis ta fosse puante de prières.
Ninetta, je ne parle plus,
Maintenant,
Je te montre mon cul.
Il sort.

NINETTA : Oh, mon cœur ! Que d'étranges nouvelles, il me faut donc prier le ciel ! Qui croira mon histoire s'il faut la raconter ?
Elle referme la porte sous l'évier.

SCÈNE 8 - BRIGHELLA

Une rue de la ville.

BRIGHELLA : Ah ! on se sent mieux quand la veine prophétique circule à nouveau. Effet immédiat des tripes de brebis en sauce... Je sens dans ventre l'astrologie qui gargouille et la poésie qui me titille, les prédictions se bousculent. (*Il rote.*) Oui, oui, je ferai tout ce qu'il est possible pour Tartaglione, je me sens, je ne sais pourquoi, une sorte d'inclination amoureuse pour cette vieille-là. Les goûts et les couleurs !... Vous me direz qu'elle est rassie, grincheuse, mais elle est reine. Et puis, après tout, un poète se doit d'avoir des désirs qui se distinguent.
Ah! Adoucir son cœur !
La couvrir de mots doux,
D'attentions, de rimes tendres
Ah ! crinière d'argent, hirsute et clairsemée,
Ce beau visage d'or, vous entourez.
Il sort.

SCÈNE 9 - BARBARINA, RENZO

Une plage déserte.

BARBARINA : Renzo, la nuit est proche et je ne vois ici qu'une plage déserte dans le vent glacé. J'ai les pieds et les mains gelés et les dents qui claquent. Je dois t'avouer qu'un soupçon d'amour-propre commence à me dominer...

RENZO : Ma sœur, j'ai tellement faim... Mais quand je regarde cette plage, loin des hommes perfides et de leur égoïsme, soudain, je me sens mieux.

BARBARINA : Ah ?... mais, mon frère, si... par exemple... quelqu'un nous invitait à l'hôtel et nous allumait un bon feu... Dis-moi, vraiment, ce quelqu'un, tu lui en voudrais ?

RENZO : J'aimerais le feu bien-sûr, mais si je pense que cette personne ne fait cela que pour elle, j'aurais quelque peine à accepter.

BARBARINA : Renzo, pour te dire la vérité, la faim, le froid, le sommeil me feraient voir cette personne tout à fait adorable, vraiment !

RENZO : Holà, doucement ! Cette action, ils la feraient par fanatisme, par amour de la gloire ou pour qu'on dise : « Regardez comme il est grand, généreux, magnanime, accueillant, adorable, bienfaisant... et gnagna... ».

BARBARINA : Eh bien, moi, je te dis que je te vois, toi, légèrement fou, fanatique et gonflé de cet amour-propre que tu n'aimes pas.

RENZO : Ah bon ?...

BARBARINA : Eh oui ! Ton amour de toi est si grand que tu ne vois même pas que tu meurs de faim et de froid.

RENZO : Attends un peu, je crois que tu as raison. Mais si c'était vrai... ce serait très ennuyeux.

SCÈNE 10 - CALMON, BARBARINA, RENZO

Tremblement de terre, obscurité, éclairs, prodiges.

CALMON : Barbarine a raison, Renzo, ouvre les yeux.

BARBARINA : Oh, mon Dieu ! Une statue qui parle.

RENZO : Qui es-tu, statue ?

CALMON : Je fus celui que tu es misérable philosophe ! Moi aussi je pensais ne voir qu'amour-propre partout. Je méprisais les plus belles créations. Je me serais fait couper la langue plutôt que d'applaudir aux belles actions. Enfants de l'amour-propre, combien de chefs-d'œuvre ai-je manqués ? A quoi te sert, Renzo, de perdre ton temps à persuader les autres que l'homme est néfaste à lui-même ? Tu n'es pas plus qu'un homme, Renzo. Aime-toi, aime les autres et, suivant la raison, fille des décrets du ciel, libérée des sens, c'est en t'aimant toi-même que tu seras celui que tu veux.

BARBARINA : Cette statue a de la philosophie.

RENZO : A quoi bon ces chansons assommantes, si c'est pour me dire que j'ai raison, statue idiote. Tout est amour-propre donc. Tout, tout, tout.

CALMON : Philosophe de peu, ne te cache pas la vérité, l'homme est créature de Dieu et en s'aimant lui-même, il aime son créateur. L'amour-propre est en l'homme une force céleste. Ton seul réconfort, à l'heure de ta mort, sera d'avoir cultivé, vivant, l'idée de ta grandeur. Lève le groin de la terre, animal dégoûtant, regarde le ciel et les étoiles, libère ta pensée du poids des sens et du néant.

BARBARINA : Eh bien, cette statue a des choses à dire...

RENZO : Oui, bravo, elle me plaît. Mais elle ne m'empêchera jamais d'être philosophe.

CALMON : Je ne l'empêcherai pas, mais tu ne le seras pas. Petit idiot, tu l'apprendras bientôt : il n'y a pas de philosophes, il y a LA philosophie.

RENZO : Bien... Qui es-tu, à la fin, et qu'est-ce que tu fais là ?

CALMON : Je fus roi autrefois, maintenant je commande aux statues. Ceux de votre famille m'ont sorti de la boue, dressé dans un jardin de la ville que vous avez quittée. Les bienfaits des vôtres, chers orphelins, je viens vous les rendre.

BARBARINA : Chère statue ! Tu connais notre famille ! Dis-nous, s'il te plaît, qui sont nos parents ? Tu le sais, n'est-ce pas ?

CALMON : Je le sais mais je ne peux pas le dire. Je vous dirai seulement que les plus horribles catastrophes vous poursuivent et que la fin de vos malheurs et la révélation de votre naissance dépend de l'oiseau vert qui tourne autour de toi, Barbarine, et qui t'aime.

RENZO : Prédications bizarres. Un oiseau vert qui tient notre destin... un homme en marbre qui parle... la tête me tourne... je ne comprends rien.

CALMON : Ne t'étonne pas, Renzo. Beaucoup de vivants sont plus statues que moi. Ramassez cette pierre, là, rentrez à la ville, jetez-la devant le palais du roi. De pauvres, vous deviendrez riches. En cas d'urgence, appelez-moi. Je suis votre ami.

Tremblement de terre, obscurité, éclairs, prodiges. Calmon sort.

RENZO : Merveilleux ma sœur... Calmon nous laisse avec une pierre dans les mains. Merci.

BARBARINA : Faisons comme il dit et jetons la pierre devant le palais. Nous verrons les merveilles qu'il nous promet.

ACTE II

SCENE PREMIERE - PANTALON, TARTAGLIA, GARDES

TARTAGLIA : Ah !!!... j'en ai assez, je ne peux plus, arrêtez, arrêtez la musique, stoppez les marches, cessez les sonneries !!! Vous me rompez la tête et vous me cassez les oreilles. Laissez-moi !

PANTALON : Sa Majesté est déprimée. J'aimerais bien lui souhaiter la bienvenue et la féliciter pour ses victoires, mais j'ai peur... Sa Majesté est de mauvaise humeur. Je le connais, mon roi, il est parfois... comme un cheval mal débourré.

TARTAGLIA : Voilà le sol sur lequel se promenait ma Ninetta, voilà la cuisine où la colombe était devenue femme ! Heureux temps, douceurs sucrées, bonheur pour toujours disparu.
Le roi pleure.

PANTALON : On dirait que Sa Majesté sanglote, je suis sûr qu'il pleure la pauvre reine enterrée sous son évier. Allez ! Courage ! Je vais le féliciter pour ses victoires, je vais lui souhaiter la bienvenue !

TARTAGLIA : Plus jamais de bonheur, plus jamais de joie, plus jamais de félicité sans Ninetta, je souffre et je pleure, je sens l'hypocondrie qui me reprend.

PANTALON : Majesté, je vous salue, hello mon roi... mais... Votre Altesse est triste, ses yeux sont rouges et brillants. Ne pleurez pas, Sire, vous attristez la cour qui vous aime et vous attendait.

TARTAGLIA : Quoi ? Qui pleure ? Qui a les yeux rouges ? Comment osez-vous ? Vous avez bien pris confiance en vous pendant mon absence et cette confiance, moi, je vais vous l'ôter ! Partez, disparaissez, laissez-moi, sans cela, je vous ferai supplicier et vous saurez ce qu'est le pilori ! Non mais, ça ne va pas ? Pour qui vous prenez-vous ? Sachez que vous n'êtes rien, rien, rien... qu'un moins-que-rien !

PANTALON : Houla ! . . . Avec les grands on ne sait jamais comment danser ! Je voulais lui parler du devin mais entre les ordres assassins de la mère et l'humeur du roi, j'aime mieux me couper la langue plutôt que de parler. Disparaissions...
Il salue et sort.

SCENE 2 - TARTAGLIA

TARTAGLIA : Ah !!! qu'il est dur d'être puissant ! Qu'il est compliqué d'être roi ! Ne jamais montrer ses peines, ses douleurs, ses faiblesses ! Hélas !!! Être fort ! Toujours !!! Quelle misérable condition que cette solitude !!! Sans un ami à qui confier mes peines...! Pourtant, j'en avais un, et presque un frère... mais je me suis abusé et l'ingrat m'a trompé ! Monsieur est devenu orgueilleux, a épousé Smeraldine et a ouvert une charcuterie. Oh ! Le proverbe dit vrai : Il est aussi facile de se faire un ami que de changer une oie en colibri !

Enfin ! Je peux enfin pleurer ! Esprit de Ninetta, es-tu là ? Vois ces larmes, ce sont les pleurs de ton époux, le roi ! Ninetta, je te vois ! Cette ombre !!! Viens ma beauté ! Viens dans mes bras ! Non, je me trompe ! Ce n'est que fumée que je tiens.

Le roi pleure.

SCENE 3 - TRUFFALDIN TARTAGLIA

TRUFFALDIN : Votre Altesse, pardon, je n'écoutais pas du tout.

TARTAGLIA : Mais que fais-tu là, Truffaldin, tu espionnes, tu te moques de mes tristesses et de mes cris ! Il ne te suffit donc pas que nous ne soyons plus amis ?

TRUFFALDIN : Non, non, mon roi, on m'a dit que vous étiez arrivé alors j'ai couru et me voici. (Il se prosterne.) Bienvenue, grand roi, bravo pour tes victoires. Permetts que je dépose à tes pieds tout le souvenir de notre grande amitié. Elle avait disparu et... La voici !... Reprends-la, mon roi.

TARTAGLIA : (à part) Il est sûr qu'une amitié sincère, vu ce que je vis, ne me serait pas de trop... Mais je ne lui fais plus confiance, il m'a abandonné. Sondons-le un petit peu. (A Truffaldin.) Comment te portes-tu ?

TRUFFALDIN : Comme un charme ! Urines claires, selles régulières, bon appétit, pour vous servir.

TARTAGLIA : Et ta femme ?

TRUFFALDIN : Ma femme ? Quinze jours après le mariage, elle me dégoûtait déjà. C'est la vérité que je dis. C'est une femme avec un cœur... comme ça ! C'est insupportable ! Tout lui fait pitié. On doit recueillir des animaux, élever des orphelins, s'arracher le pain de la bouche pour le donner aux pauvres. Enfin bref, après ces dix-huit ans de mariage, je hais ma femme... complètement !

TARTAGLIA : Bien. Et... tes affaires, ta fortune, ta jolie boutique ?...

TRUFFALDIN : Impeccable, je suis complètement ruiné, Majesté, mais ce n'est pas ma faute... C'est ma femme, cette idiote avec ses charités... Alors bien sûr, évidemment, je suis allé au restaurant mais pas souvent, jamais plus de deux fois dans la journée... Et bien sûr, j'ai eu de ces petites amies pour me soulager... mais j'y suis allé à l'économie, je vous assure ! Et alors évidemment, j'ai joué au poker... et j'ai toujours perdu ! Mais c'était parce que, même durant le jeu, je voyais le visage de ma femme, ce visage de folle qu'elle a !

TARTAGLIA : Oui, oui, oui, oui, oui. Truffaldino, réponds-moi et dis-moi la vérité, sans cela je t'arrache le cœur. Si tu n'avais pas failli, si tu aimais encore ta femme, tu serais venu aussi me parler de notre amitié ?

TRUFFALDIN : Euh... laissez-moi réfléchir...

TARTAGLIA : Je te conseille : un, de te grouiller, deux, de dire la vérité ou sinon, trois, je te fais découper en morceaux.

TRUFFALDIN : Eh bien, la voilà, la vérité ! Si je n'étais pas au fond du trou, je ne penserais pas plus à vous qu'à notre amitié.

TARTAGLIA : Saloperie ! Sors d'ici ! Sors ! Disparais ! Pantalon ! Gardes ! Tartaglia se jette sur Truffaldin et le sort à coups de pied au cul.

TRUFFALDIN : Au secours ! Le roi est fou ! Il n'est pas philosophe ! Tartaglia pleure, voyant venir sa mère, reprend une attitude royale et guindée.

SCÈNE 4 – TARTAGLIONE, TARTAGLIA

TARTAGLIONE : Mon fils, c'est ainsi que tu nous traites ? Où a-t-on vu, après dix-neuf ans éloigné du sein maternel, qu'un fils, enfin revenu, se perde en bagatelles à la cour, plutôt que de courir, sans même enlever ses bottes, donner un baiser sur la main droite et royale de sa mère, non ?

TARTAGLIA : Madame ma chère mère, je vous conjure de vous retirer dans vos appartements et de laisser en paix un désespéré.

TARTAGLIONE : Oh ! fils imprudent ! Je lis dans ton cœur. Tu regrettes la mort de Ninetta. Dis-moi ce qu'il fallait faire de cette sale usurpatrice, qui te déshonorait, qui n'a donné à notre famille, ignoble descendance, que deux épouvantables chiots ? C'est toi qui as écrit que tu me laissais décider de la vengeance. Et tu me repousses ? Rappelle-toi qui je suis et de qui je viens. Crains la reine des tarots.

TARTAGLIA : Madame ma vieille mère, cette lettre, je l'ai écrite sous l'effet de ma colère. Et vous la détestiez, la pauvre petite. Bref. Retirez-vous et ne me cassez plus les royales parties !

TARTAGLIONE : Dieux ! Qu'ouïs-je ! Tu n'es plus mon fils ! Vieille ! Tu m'as traitée de vieille ! Dieux puissants ! INJURE ! . . . Donc, on ne devait pas ensevelir ta honte ?

TARTAGLIA : Vos actions sont ma honte.

TARTAGLIONE : Ma honte est d'avoir accouché de toi !

TARTAGLIA : Qui ne veut accoucher meurt en couches !

TARTAGLIONE : Monstre ! Monstre ! Regarde ces beaux seins qui t'ont nourri ! C'est ainsi que tu les paies ?

TARTAGLIA : Quand viendront les laitières je vous en achèterai ! Oh !... non... Pauvre de moi... Je n'ai plus de femme, je n'ai plus d'ami, je n'ai plus de paix en ce monde-ci...
Il pleure.

TARTAGLIONE : Allons, allons mon fils... Souris ! Reprends-toi ! Regarde ! Nous allons jouer à colin-maillard, à la chandelle, à Jacques-a-dit, cela t'amusera ! On va te trouver une femme...

TARTAGLIA : Ma mère, c'est ma femme à moi qu'il ne fallait pas enterrer. Faites venir toutes les nymphes, toutes les beautés, toutes les putes, je n'en voudrais pas. Eh ! je me sens m'énerver ! Laissez-moi !

TARTAGLIONE : S'énerver contre ta mère, renvoyer ta mère ! Ô ciel ! Qu'on le foudroie !

TARTAGLIA : Vous ne voulez pas vous en aller et, où vous êtes, je n'ai pas la patience de rester. Je vous laisse et je vais me coucher.
Il sort.

SCÈNE 5 – TARTAGLIONE

TARTAGLIONE : Ô fureur ! Ô crachats qui m'obstruent la trachée ! Je crève ! C'est la punition du ciel ! Ohhh ! merde ! Si on ne peut même plus tuer les innocents, où va-t-on ? Ah !... astrologue-poète, tu tombes ultra à pic.

SCÈNE 6 – BRIGHELLA et TARTAGLIONE

BRIGHELLA : Flammes voraces font voir le vrai
Est plus sagace, l'homme qui ne sait.
Ah ! que vaut la constance ?
Pourquoi la patience ?

TARTAGLIONE : Quoi ? Que veux-tu me dire Brighella ? Je ne comprends rien.

BRIGHELLA : Ils sont près, les jumeaux
Déjà les murs sont hauts
La nuit sera funeste.
Tu peux enlever ta veste
Et les puces secouer
Avant de te coucher.
Je veillerai sur toi
Qui est fille de roi
Mais,
Je ne suis que devin
Et changer le destin
Est chose difficile.

TARTAGLIONE : (*à part*) Astrologue maudit ! Je ne comprends rien à ce qu'il me dit.
Cependant, j'ai peur, j'ai les miches agitées, je ne sais que penser.

BRIGHELLA : Pupilles noires aimées...
J'en dis trop, excusez !
Œil, qui toujours larmoie,
Altesse, regardez-moi !
Puissantes chairs fripées,
Pour vous, je me ferais tuer
Mais je vogue dans les hautes sphères
Et mon trésor, tortue, reste à terre.
(*A part.*) Ça, c'est de l'inspiration... J'espère l'avoir touchée. Ah ! si je pouvais la pousser à faire un testament en ma faveur, je n'aurais perdu ni mon temps, ni mes attentions. Tout ça grâce à la poésie.
// sort.

SCÈNE 7 – TARTAGLIONE

TARTAGLIONE : Je n'ai rien compris, pourquoi suis-je énervée ? Sa tendresse me fait pourtant espérer. Suivons son conseil, allons reposer ce corps célébré par la poésie ! Avec toutes mes beautés, fidèle il me sera. Il ne faudrait pas que mes autres amants en prennent jalousie. Funeste destinée ! Mes qualités jouent contre moi !
Elle sort.

SCÈNE 8 – BARBARINA, RENZO

D'un côté, la façade du palais royal.

BARBARINA : Renzo, voici le palais et voici la pierre que la statue nous a donnée. Que va-t-il arriver quand nous l'aurons jetée ?

RENZO : Il a dit : jetez le caillou et vous deviendrez riches. Jette-le, allez, dépêche-toi !

BARBARINA : Petit malin ! Tu veux devenir riche ! Petit à petit s'éloigne la philosophie.

RENZO : Ma sœur, ce reproche me fait presque oublier la faim et le froid.... Je n'ai pas honte, j'aime la philosophie. C'est une noble passion.

BARBARINA : Nourrissons-nous donc de philosophie ! Ne jetons pas le caillou. Devenir riches nous changera. Nous deviendrons idiots... ridicules... Plus ignorants que l'ignorant. Non, Renzo, la pierre, je ne la jette pas.

RENZO : Mais si, enfin, vas-y !... La richesse nous laissera la philosophie. Même riches, nous serons vertueux. Nos maîtres nous aideront.

BARBARINA : Bien, je vais jeter la pierre et veuille le ciel que je n'oublie jamais qu'un horrible caillou non poli est la source unique de mes richesses.

Elle jette la pierre. Un palais magnifique apparaît en face du palais royal.

RENZO : Barbarine, qu'est-ce que je vois ? J'en suis bouche bée.

BARBARINA : Il faut donc croire la statue. Et que, si possible, ce palais ne nous donne pas l'illusion d'un faux bonheur. Pleurs et mésaventures nous attendent. Il l'a dit.

Ils sortent.

ACTE III

SCENE PREMIÈRE – BRIGHELLA, TARTAGLIONE

Une salle du palais

BRIGHELLA : Front ridé, je te vois, je pâlis Amour et mort, tes beautés ont un prix.

TARTAGLIONE : Poète, oh ! . . . Poète... dis-moi plutôt, comment est-il possible que ce palais qui resplendit, plus beau encore que ma royale demeure, ait pu naître en une seule nuit ?

BRIGHELLA : Ah !... reine de mon cœur, je sais tout mais je dois me taire. Ainsi l'ont décidé les dieux.

TARTAGLIONE : Pourtant, par mon pouvoir sur toi, dis-moi, au moins, qui habite ici ?

BRIGHELLA : Œil de perle, vague, bigleux Je sais tout mais dire, ne peux.

Je peux juste dire
Que ceux qui sont ici
Viennent pour détruire
Cette lèvre pâle
Ce cil blanc, royal,
Et ceux qui furent seins.

TARTAGLIONE : Ah !... ah !... ah !... Parle clairement. Espère tout de moi !... Dis-moi plutôt comment ruiner qui veut ma ruine. Je n'écoute que toi.

BRIGHELLA : Majesté, délice de mon être poétique, avant tout et surtout, je vous conseille de faire votre testament en faveur de quelqu'un qui vous aime, qui peut rendre votre nom immortel dans un poème plus grand que la dent rouillée du temps !

TARTAGLIONE : Eh ! Par le cul de la sorcière ! Ne parle pas de malheur ! Je suis toute fraîche encore ! Pense plutôt à me célébrer en vie !

BRIGHELLA : (à part) Elle est dure au testament la vieille. (A Tartaglione) Majesté écoutez-moi bien. Les habitants de ce palais sont un jeune homme et une jeune fille, frère et sœur. Autrefois, ils étaient misérables et philosophes pour l'éternité. Maintenant qu'ils sont devenus riches à crever, ils ont perdu le goût de la philosophie. Enfin, comme tous ceux qui sont devenus riches sans du tout se fatiguer. Ils ne supportent aucun manque, aucun reproche, aucun échec. C'est par là qu'il faut les détruire.

TARTAGLIONE : Parle encore. Je t'obéirai.

BRIGHELLA : Il faut que, par tous les moyens, vous voyiez la petite qui vit là, qui est devenue un parangon de vanité. Et que vous lui balanciez ces quatre mots :
Vous êtes belle, mais plus belle vous seriez
Si une pomme qui chante dans votre main aviez.

TARTAGLIONE : Vous êtes belle, mais plus belle vous seriez
Si une pomme qui chante dans votre main aviez.

BRIGHELLA : Magnifique ! Et ensuite, ceci :
Fille, sous êtes belle mais plus belle vous serez
Quand l'eau qui joue et danse, dans l'autre main aurez.

TARTAGLIONE : Fille, vous êtes belle mais plus belle vous serez
Quand l'eau qui joue et danse, dans l'autre aurez.

BRIGHELLA : Ouahou ! Vous verrez ! Ces mots feront la ruine des habitants de ce palais.

TARTAGLIONE : Essayons ! Je vais suivre tes conseils. *Elle sort.*

BRIGHELLA : (à part) Je fais vraiment tout ce que je peux pour prolonger la vie de cette antiquité, mais si je ne la convaincs pas de faire ce testament, à quoi me servent la lyre et la flamme qui m'inonde ?

SCÈNE 2 – BARBARINA

Magnifique chambre dans le palais des jumeaux. Barbarina se pavane devant le miroir.

BARBARINA : Je pense que je ferai plus d'effet demain, avec ma robe brodée d'or.

SCÈNE 3 – SMERALDINE, BARBARINA, SERVITEURS

SMERALDINE : Mais laissez-moi entrer ! Impertinents !

BARBARINA : Qui est là ?

SMERALDINE : Le diable, et qu'il t'emporte !

BARBARINA : Téméraire ! Effrontée ! Holà ! Mes écuyers ! Qui vous a appris à servir ? On laisse maintenant entrer les pouilleux dans mes appartements ?

SMERALDINE : Petite folle ! C'est ainsi que tu accueilles celle qui t'a élevée, celle qui t'a sauvé la vie ?

BARBARINA : Arrogante ! Tais-toi ! Tu dois me respecter, N'APPROCHE PAS ! Je te reconnais, malheureuse. Tu auras ton argent. Mais je veux que tu t'éloignes d'ici ! Serviteurs !

SMERALDINE : Petite idiote ! Pintade ! Qu'est-ce qu'elle croit ? Celle à qui j'ai donné mon lait et je ne sais pas combien de fessées ! Tu crois que tu me fais peur ? Ce n'est pas l'argent qui m'attire, c'est l'amour qui me dévore. Dès que j'ai su que tu étais ici, riche, je me suis précipitée pour me réjouir avec toi. Je ne veux rien, je ne suis venue que pour t'embrasser. Oh ! ma jolie ! Comme tu es belle !... Viens que je t'embrasse...

BARBARINA : Mais grâce au ciel ! Où vous croyez-vous ? Serviteurs ! Entre un serviteur. Insolent ! Allez me chercher une bourse d'or, donnez-la à cette femme et qu'elle dégage ! Le serviteur sort en saluant.

SMERALDINE : Barbarina, tu plaisantes ? Tu ne vas pas me chasser ? Je ne viens que par amour pour mes deux petits, que j'ai chéris toute ma vie comme leur mère !
Entre le serviteur avec la bourse.

BARBARINA : Prends cet argent. L'amour qui est le tien s'éteindra, tu verras. Tu es payée maintenant. Pars, dépêche-toi et ne reviens plus. Je me sens barbouillé quand je te vois.

SMERALDINE : Barbarine, je t'en supplie, tu ne peux pas renvoyer de chez toi celle qui t'a élevée pendant dix-huit ans... *Elle pleure.*

BARBARINA : Prends cet argent, Smeraldine, et va-t'en... Tu me dégoûtes. Serviteurs, faites-la sortir, ramenez-la à son taudis, qu'on lui donne sa bourse et quelle y reste !

SMERALDINE : Non, monsieur, s'il vous plaît ! Ma fille, pardonne-moi. Je vais changer mon attitude. Madame, vous ne serez plus mon égale, vous serez ma maîtresse, ma supérieure, je vous respecterai. Je suis trop habituée à vous, il est trop grand, l'amour que j'ai pour votre frère et pour vous. Je serai la servante la plus fidèle, la plus aimante. Gardez votre or. C'est l'amour maternel qui m'a fait venir, mon inquiétude pour deux ingrats, mais ni les richesses ni l'or... *Elle pleure.*

BARBARINA : Souffrons le moins possible. Smeraldine, tu peux rester. Mais du passé, je ne veux pas me souvenir, cela me fait te détester. Tais-toi et suis-moi. Elle sort.

SMERALDINE : C'est ça la philosophie ? Mais chut ! Je ne dis rien. Essayons de nous taire même si ça n'est pas facile. Je ne la reconnais plus ! Quelle prétention ! Qui diable l'a enrichie comme ça ? Je saurai tout... *Elle sort.*

SCÈNE 5 – TRUFFALDIN, RENZO

TRUFFALDIN : Oh ! il y a quelqu'un ? Renzo où es-tu ? Petit âne ! Réponds-moi !

RENZO : On dirait la voix de Truffaldin ! Je ne pense pas qu'il aurait l'audace de venir se montrer après nous avoir chassés !

TRUFFALDIN : (il entre) Bonjour, comment vas-tu ? Tu ne réponds pas ? On t'a coupé la langue ? Alors, on mange ?

RENZO : Eh bien, ça ! Pouvez-vous me dire pourquoi vous êtes là ?

TRUFFALDIN : Pour manger, boire et dormir.

RENZO : Vous ne vous souvenez pas que vous m'avez fichu dehors ?

TRUFFALDIN : Evidemment que je me souviens. Quelle question idiote !

RENZO : Et pourquoi m'avoir chassé ?

TRUFFALDIN : Mais parce que ça n'est qu'évident. Je t'ai mis dehors parce que tu étais pouilleux... et que tu ne possédais rien.

RENZO : Donc, après ça, vous avez le courage de venir chez moi ? Et pourquoi ?

TRUFFALDIN : Parce que j'ai appris que vous étiez devenus riches et que vous pouvez bien donner à manger et laisser un peu voler celui qui a des vices et de l'appétit.

RENZO : Le sang me bout.

TRUFFALDIN : Calmez-vous ! Vous n'avez qu'à demander autour de vous... Tout le monde vous dira qu'on met dehors les pauvres et qu'on dépouille les riches jusqu'à ce qu'ils soient pauvres aussi. C'est ainsi que le monde tourne.

RENZO : Disparais. prends la porte, je te ferai battre si tu ne pars pas.

TRUFFALDIN : (à part) Voilà que j'ai encore mal fait. Ce ne doit pas être la bonne stratégie... Il faut changer de méthode. (A Renzo.) C'est vrai, fils, pardon, tu as raison. Donne-moi un moment...

RENZO : (à part) Qu'est-ce qu'il veut dire ? Je ne comprends rien...

TRUFFALDIN : On peut entrer ? Hou hou... Coucou... Bonjour, bonjour, pardon, pardon, d'avoir eu la méchanceté de chasser de ma maison un objet sublime qui honorait mon pauvre taudis ; Je suis juste venu me prosterner à vos pieds. Je m'en vais répandre tant de pleurs sur vos pieds que vous ne pourrez que me pardonner. C'est mieux ?

RENZO : Il se moque de moi ou bien il est idiot ? Tant pis, laissons-le rester, il m'amuse. (A Truffaldin.) Oui, continue ainsi et tu resteras.

TRUFFALDIN : Excusez-moi, j'avais juste oublié de vous prendre pour un idiot... je le ferai toujours maintenant avec art, ruse, finesse et modernité...

RENZO : (à part) Au moins, il m'amusera. Et puis, avoir un bouffon, de toute façon, ça fait bien. (A Truffaldin) Suis-moi, toi. *Il sort.*

TRUFFALDIN : C'est un grand malheur que de ne pouvoir être honnête et franc avec les riches. *Il suit Renzo.*

SCÈNE 6 – TARTAGLIA, PANTALON

D'un côté, le palais royal, un balcon. De l'autre, le palais des jumeaux, un balcon.

TARTAGLIA : Je ne sais pas comment cela a été possible. J'ai l'impression de dormir, de rêver ou d'être à un spectacle de magie. Je n'ai jamais pensé qu'un palais puisse pousser, comme ça, en une nuit, comme un champignon.

PANTALON : Mais lui, il l'a pu, Majesté ! Et moi, pauvre diable, hier, quand je venais à la cour en me dépêchant, dans l'obscurité, je me suis cogné dans le mur de ce palais !

TARTAGLIA : Grands et beaux portiques ! Grandes et belles colonnes ! Quelle architecture ! Ce palais est plus beau que le Colisée de Rome ! Qui sont les propriétaires ?

PANTALON : Un jeune homme suave comme un abricot et une jeune fille belle et douce comme le miel. Majesté, je suis sûr que si vous la voyiez, vos chagrins s'envoleraient.

TARTAGLIA : Ne me parle pas de cela, tu réveilles mes tristesses. Je ne cesserai jamais de pleurer Ninetta. *Il pleure.*

PANTALON : Pleurez plus bas, on ouvre la porte. Regardez plutôt le beau brin de fille. Ça va vous remonter.

SCÈNE 7 – SMERALDINE, BARBARINA *(sur le balcon),* TARTAGLIA, PANTALON *(sur le leur)*

SMERALDINE : Le roi est sur le balcon ! Retirons-nous, Barbarine, partons.

BARBARINA : Le roi ? Et qu'est-ce que ça me fait ? Je ferai semblant de ne pas le voir, je n'ai pas peur des rois, moi !

TARTAGLIA : Pantalon, Pantalon, quel beau visage ! Quelles belles petites mains ! Mon cœur s'ouvre, la tristesse s'enfuit !

PANTALON : Cela ne m'étonne pas, Majesté. A voir de tels visages, même celui qui est poursuivi par les huissiers s'arrête et se réjouit.

SMERALDINE : Barbarine, allons-nous-en ! Le roi vous regarde avec une longue vue. Il faut toujours taire attention aux rois.

BARBARINA : Et alors, y a-t-il quelque chose dans ma personne qui ne va pas ? Laisse-le regarder. Au moment venu, je me retirerai. Cela le rendra fou.

TARTAGLIA : Pantalon, Pantalon, quelle belle bouche ! Quel beau sein ! Je sens que j'oublie Ninetta.

PANTALON : (*à part*) Il a pris feu bien rapidement ! Bah ! laissons le faire... Que pense Votre Majesté de sa coiffure ? De ses vêtements ?

SMERALDINE : Barbarine, allons-nous-en. Il ne faut pas trop jouer avec les puissants !

BARBARINA : Laisse-le tomber amoureux, c'est tout ce que je veux. Il est veuf, n'est-ce pas ?

TARTAGLIA : Ah Pantalon, je suis fou d'amour ! Je me meurs, regarde mes yeux, je prends feu. Quelle belle fille ! Je voudrais la saluer, je voudrais lui dire des choses mais elle m'intimide. Je redeviens un petit garçon...

PANTALON : Majesté ! C'est elle qui devrait considérer comme un honneur immense que vous la regardiez. Soyez grave et sérieux Majesté.

TARTAGLIA : J'essaie, Pantalon, j'essaie.

SMERALDINE : Ça ne s'arrange pas, il vous salue.

BARBARINA : Il me regarde, et moi je ne le regarde pas. Elle se retourne avec dédain.

TARTAGLIA : Pantalon, je suis désespéré. Aide-moi ! Apprends-moi comme on dit les jolies choses à Venise.

PANTALON : Majesté, à Venise... Je ne sais plus rien de tout ça.

TARTAGLIA : Ecoute, attends ! Je vais commencer avec esprit, avec brio. Belle jeune fille, good evening, vous sentez this sirocco ?

BARBARINA : Vous, vous ressentez le sirocco, et à moi, monsieur, il me semble que vos paroles font souffler un vent bien cold.

SMERALDINE : Oh l'insolente ! C'est ainsi qu'elle répond au roi !

TARTAGLIA : Elle m'a répondu avec une insolence gracieuse ! Hourra ! Chic ! Je vais continuer. (*À Barbarina*) Le soleil, mademoiselle, ce matin, s'est levé resplendissant.

PANTALON : Majesté... Vous vous en tirez comme un dieu !

BARBARINA : Le soleil qui se lève, monsieur, ne brille pas pour chacun.

TARTAGLIA : Oh ! quel esprit ! Je brûle et ne résiste plus ! Je dois prendre femme une seconde fois ! Je ne suis que joie ! Madame ma mère, la puissance de Cupidon m'a fait changer. Venez voir ce monstre de beauté !

PANTALON : Oh... c'est chaud, chaud, chaud... !

BARBARINA : Tu as vu, Smeraldine, même les rois ne me résistent pas !

SMERALDINE : Vous êtes belle, gracieuse, riche, mais que croyez-vous, il manque toujours quelque chose et à vous aussi.

SCÈNE 8
BRIGHELLA, TARTAGLIONE, TARTAGLIA, PANTALON, BARBARINA,
SMERALDINE

BRIGHELLA : Lèvres de ce cœur, puissantes serrures. N'oubliez pas mes funestes augures.

TARTAGLIONE : Poète, laisse-moi faire... (*À Tartaglia*) Et où est donc, mon fils, ce bel objet divin ?

TARTAGLIA : Voyez dans ce palais, comme une escarbille,
C'est la belle aurore, le soleil qui scintille !

PANTALON : Il parle en vers !

TARTAGLIONE : Belle, je ne puis le nier, ma fille, votre visage nous montre la beauté. (*Bas, à Brighella*) Attention, je balance !
Vous êtes belle, mais plus belle vous seriez
Si une pomme qui chante dans votre main aviez.

TARTAGLIA : Vous dites quoi, là ?

BARBARINA : Pardon ? Est-il possible ? Moi, je ne possède pas la pomme qui chante ?

SMERALDINE : Je vous avais bien dit que quelque chose vous manquait...

TARTAGLIONE : Poète, mon amour, attention, je finis le boulot :
Fille, vous êtes belle mais plus belle vous serez
Quand l'eau qui joue et danse, dans l'autre main aurez.

TARTAGLIA : Que dites-vous encore, ma mère ?

PANTALON : (*à part*) Il lui manque la pomme qui chante et l'eau qui joue et danse ? Quelle histoire !

BARBARINA : Ah non, non, non ! On ne dira plus que je n'ai, ni cette pomme ni cette eau.
Elle sortent.

BRIGHELLA : Force de la vanité sur le cœur humain et puissance, sur l'âme, de la poésie !
Il sort.

PANTALON : (*à part*) Le fils pâlit et la sorcière jubile... Je m'en vais. Je ne serai pas spectateur d'un drame shakespearien pour pommes et eaux. *Il sort.*

TARTAGLIA : Mère ! Tyran ! Vous n'en avez pas assez de faire crever les gens ?

TARTAGLIONE : Qu'est-ce que j'ai fait, fiston ?

TARTAGLIA : Vous, jalouse des beautés d'une autre, envoyez celle que j'aime risquer sa vie ! Que veux-tu ignoble vieille ? Que je n'aie jamais plus de femme ? Que je t'épouse, toi ? Je maudis le jour je suis sorti de cet utérus immonde ! Je maudis mon sceptre, et mon royaume aussi ! *// sort.*

TARTAGLIONE : Tu peux trembler, mon fils. Ô non mi curo ! Pourvu que les prédictions obscures du poète se réalisent... Allons-y !
Elle sort.

SCÈNE 10 – BARBARINA, SMERALDINE, RENZO, TRUFFALDIN

Barbarina entre, folle de rage, suivie de Smeraldine.

BARBARINA : Laisse-moi tranquille, Smeraldine. Une fille faite comme moi ne saurait supporter de ne pas posséder la pomme virtuose et l'eau philharmonique. Il me les faut !

RENZO : Qu'a-telle Truffaldin, sais-tu quelque chose ?

BARBARINA : Oh, mon fière, je suis la femme la plus malheureuse du monde !

RENZO : Que t'arrive-t-il, ma sœur ?

BARBARINA : Ce palais, ces richesses immenses, or, bijoux, serviteurs et beautés ne sont rien ! Absolument rien ! Je n'ai pas l'eau qui danse ni la pomme qui chante, donc je n'ai plus rien, je suis moche, c'est dit, c'est tout. Oh ! Renzo, mon petit frère chéri, si tu m'aimes, trouve-moi ces objets !

TRUFFALDIN : (*À part.*) Quelle péronnelle hystérique !

RENZO : Ma sœur on risque la mort, c'est très dangereux ! Regarde-moi, pense à la vie de ton frère, elle doit t'être plus précieuse qu'une pomme et un peu d'eau.

BARBARINA : Ah ! tu vois que tu ne m'aimes pas ! (*À Smeraldine.*) Servante, soutiens-moi, je ne me sens pas bien... j'ai des palpitations... un voile m'obscurcit les yeux. Tu te souviendras, mon frère, que tu avais refusé la pomme et l'eau à ta sœur et qu'elle... en est... morte.
Elle s'évanouit, Smeraldine la soutient.

SMERALDINE : Barbarine, ma petite, courage, ne mourez pas ! On ne meurt pas pour pommes et eaux !

TRUFFALDIN : (*Feignant*) Oh ! la pauvre petite qui va mourir !

RENZO : Rassure-toi, ma sœur, tu auras la pomme rare et l'eau miraculeuse, je te le promets, ou bien ton frère mourra !

BARBARINA : Oh !... Je respire, merci.. Bonjour la vie... Merci, mon frère, merci !

RENZO : Prends ce poignard, ma sœur, je pars chercher ce que tu veux. Toutes les fois que tu le regarderas, s'il brille, s'il luit, c'est que ton frère vit. Pourtant, s'il t'apparaît couvert de sang, c'est que ton frère est mort. Truffaldin, tu m'accompagneras.

TRUFFALDIN : Ah, non, alors là, pas du tout, pas du tout, non, non, merci.

RENZO : Viens ou tu ne rentreras plus chez nous ! *// sort.*

TRUFFALDIN : Quel malheur d'aimer son confort et d'avoir de l'appétit ! *// sort.*

BARRARINA : Ah bonheur ! Merci le ciel, merci les dieux de faire ce que je veux ! *Elle sort.*

SMERALDINE : Quelle philosophe... Maintenant qu'elle est riche, elle sacrifie son frère pour une pomme et un peu d'eau tandis que les dieux lui obéissent... Ah ! Prenez-en de la graine ! *Elle sort.*

SCÈNE 11 – L'OISEAU VERT, NINETTA

Tombeau souterrain de Ninetta.

L'OISEAU VERT : Ninetta, Ninetta, chasse tous tes soucis
Qui vit avec espoir, peut être un jour ravi,
Mange ton déjeuner, écoute, l'heure qui sonne
Ton tombeau va s'ouvrir, oh ! si jolie personne

NINETTA : Cher oiseau, pourquoi mettre un « peut-être » à mon bonheur ?

L'OISEAU VERT : Aimable Ninetta, je te dirai seulement
Que je vous aime tant, toi et tes deux enfants,
Je retourne là-haut, je m'en vais décoller,
Attends, Ninette, espère, reste sous ton évier. *Il disparaît.*

NINETTA : Que m'a-t-il ? Chut ! Je n'ai rien entendu.
Esprits célestes et grands
Loin de mon époux
Loin de mes enfants
Dix-huit années de mort
Ne suffisent pas encore ?
Oh ! puant trou d'évier
Combien de pleurs encore devrai-je verser,
Combien de malheurs devrai-je endurer ?
Elle s'enferme.

SCÈNE 14 – RENZO, TRUFFALDIN, CHŒUR DES POMMES, BÊTES FÉROCES

RENZO : Si ce qu'on dit est vrai, voilà nous y sommes. Voici le jardin de la fée, Truffaldin, voici la grotte où on dit qu'il y a l'eau d'or qui joue et danse et voici l'arbre où les pommes chantent. Entends-tu de la musique ? Penses-tu qu'il y ait du danger ?

TRUFFALDIN : On n'entend rien, rien de rien, rien du tout ! Pour moi, monsieur, je pense que ce ne sont que des histoires pour faire peur aux petits enfants afin qu'ils ne volent pas les pommes...

RENZO : Truffaldin, si tu allais plutôt cueillir une de ces pommes ?

TRUFFALDIN : Tout à fait, j'y vais, mais c'est bien parce que vous me le demandez ! Il s'approche de l'arbre. Bruits de bêtes féroces. Épouvanté, il retourne vers Renzo.

TRUFFALDIN : Oh Madonna ! Au secours !

RENZO : Truffaldin ! Tu n'es qu'un lâche !

TRUFFALDIN : Oui !

RENZO : Bon, il suffit, va plutôt remplir le flacon avec l'eau magique et tais-toi.

Truffaldin s'approche de la porte. Nouveau des bruits de bêtes féroces, Truffaldin fait demi-tour.

RENZO : Retourne ou sinon je te tue ! Pendant que tu seras occupé avec l'eau, je cueillerai enfin une de ces pommes magiques pour ma soeur.

Truffaldin se dirige vers la grotte. Bruits de bêtes féroces, il recule et tombe inanimé. Renzo s'approche de l'arbre mais recule aux bruits des bêtes féroces.

RENZO : Malheureux serviteurs et moi ! Pauvre de moi ! Attendez ! Calmon n'a-t-il pas dit qu'en cas d'urgence je pouvais l'appeler ? Et ... il y a urgence ! Calmon ! Calmon ! Viens à mon secours ! Je suis désespéré !

Tremblement de terre, obscurité, éclairs, apparition de Calmon.

SCÈNE 15 – CALMON, RENZO, TRUFFALDIN, BÊTES FÉROCES

CALMON : Qu'est devenue ta philosophie Renzo ? L'argent a des attraites si forts pour vous deux, philosophes, qu'une soeur envoie à la mort son frère et que celui-ci oublie de demander secours à son ami ?

RENZO : Excuse-moi statue, mais, si tu pouvais abréger tes reproches et me secourir... Redonne la vie à mon pauvre serviteur, fais-moi avoir la pomme, l'eau si rare et fais-moi connaître mes parents!

CALMON : Ton serviteur n'est pas mort, Renzo, il n'est qu'étourdi. Regarde !

TRUFFALDIN : Oh mon Dieu ! Qu'est-ce que je vois ? Qu'est-ce que c'est que cette grosse statue !

CALMON : Renzo, tu auras la pomme...

TRUFFALDIN : Quelle horreur, elle parle en plus. Je me réévanouis...

CALMON : Renzo, la pomme tu obtiendras mais sauras-tu reconnaître les bienfaits de Calmon ?

RENZO : Vous n'aurez qu'à parler, je ferai tout ce qui vous plaira, je le jure.

CALMON : Alors ne perds pas de temps, approche-toi de l'arbre enchanté et cueille la pomme extraordinaire.

RENZO : Oh ! Merci ! Je t'obéis !
Il s'approche de l'arbre et cueille une pomme.

CALMON : Il te faut à présent avoir l'eau qui danse. Que ton serviteur entre dans la grotte sans crainte, qu'il remplisse des flacons et sorte aussitôt.

TRUFFALDIN : Ah ? Moi ? Non mais c'est que j'ai un empêchement...

RENZO : Bouge et tais-toi !
Il entre dans la grotte.

CALMON : Pauvre jeune homme ! Maintenant tu as ce que tu désirais mais tu n'as rien encore ! Je ne peux te dire la vérité sur ta famille. Ce mystère dépend de l'oiseau vert.

TRUFFALDIN : J'ai trouvé l'eau ! Me voilà ! Tenez ! Prenez ! Prenez !

CALMON : Renzo, je ne te demanderai qu'une chose. Autrefois, des enfants insolents m'avaient cassé le nez avec une pierre... Je t'en prie, demande qu'il me soit refait ! Après ce que j'ai fait pour toi, cela ne me semble pas grand chose... Au revoir mon ami ! *Calmon disparaît.*

ACTE IV

SCÈNE 2 TRUFFALDIN, RENZO

Pièce dans le palais des jumeaux.

TRUFFALDIN : Alors tout est prêt, allons-y, on s'en va, c'est fait ! Allez ! Remuez-vous, dépêchez!

RENZO : Qu'est-ce que tu as ? Où vas-tu ?

TRUFFALDIN : Mais vous ne savez pas les choses qui se sont passées ?

RENZO : Je ne sais rien de rien.

TRUFFALDIN : Alors, alors... Le roi Tartaglia a envoyé Pantalon, pour conclure son mariage avec Barbarina, votre sœur...

RENZO : Ohhh !...

TRUFFALDIN : Il a demandé en dot la pomme qui chante et l'eau qui danse. Barbarina s'est retrouvée tout d'un coup partagée entre l'amour de l'oiseau vert et l'ambition de devenir reine. Elle a fait une de ces crises... magnifique ! Quand est arrivée la vieille reine avec son poète-chevalier-servant qui a dit :

De devenir ma bru,
Que jamais elle n'espère
Celle qui n'a pas en dot
Le petit oiseau vert.

Alors là, votre sœur a fait une nouvelle crise d'hystérie ! Grandiose ! Elle s'est mise à hurler comme une possédée qu'on lui apporte immédiatement le petit oiseau vert. La colline de l'Ogre n'est pas très éloignée, là, nous trouverons l'oiseau. Il faut aider Barbarine ! C'est elle qui le dit !

RENZO : J'avais déjà décidé, Truffaldin, j'irai. Mais voici Smeraldine qui vient.

SCÈNE 3 – SMERALDINE, RENZO, TRUFFALDIN

SMERALDINE : À l'aide ! À l'aide !

RENZO : Taisez-vous, Smeraldine, je vais chercher l'oiseau vert. Je veux savoir de qui je suis le fils et je veux contenter ma sœur. Dis-lui de regarder le poignard. Si la lame brille, c'est que son frère vit, s'il se couvre de sang, c'est que je suis mort. Adieu. *// sort.*

TRUFFALDIN : S'il se couvre de sang, c'est qu'il est mort. Adieu. Il l'embrasse.

SMERALDINE : Oh, combien de fous ! Combien de pièges dans cette vie que nous désirons tous!

SCÈNE 4 – BARBARINA, SMERALDINE

BARBARINA : Servante, où est mon frère ?

SMERALDINE : Il est parti attraper l'oiseau vert, il a dit que vous regardiez le poignard. S'il se couvre de sang, c'est qu'il est cuit.

BARBARINA : Idiote, tais-toi. Le poignard est brillant et mon frère est vivant.

SMERALDINE : Orgueilleuse, donc tu attends le sang sur le poignard pour te désoler du malheur de ton frère ?

BARBARINA : Donc je dois supporter de ne pas savoir qui sont mes parents ? J'ai suis terrifiée pour mon frère mais j'ai aussi très envie de l'oiseau vert pour être digne d'épouser le roi... Oh, je suis désespérée. Allez ! Ça suffit sauvons mon frère ! Smeraldine, suis-moi, je pars pour la colline de l'Ogre ! *Elle sort.*

SMERALDINE : Eh bien, oui, c'est vrai, quand on aime quelqu'un, même si elle est folle à lier, on ne peut pas s'en détacher et on la suit...

SCÈNE 6 – TARTAGLIONE, TARTAGLIA

Tartaglia fuit pour éviter sa mère.

TARTAGLIONE : Mon fils ! Reste avec moi !

TARTAGLIA : Ma mère, je vous ai chassée de mon cœur, je ne veux plus vous voir. Allez- vous faire enterrer, il est plus que temps !

TARTAGLIONE : Maudit ! Fripouille ! Scélérat ! J'en ai assez à la fin, je ne veux pas que tu épouses une bâtarde qui sort d'on ne sait où !

TARTAGLIA : Je suis le roi ! J'épouserai qui je veux ! Quant à vous, épousez le diable et qu'il vous emporte !

TARTAGLIONE : Vaurien ! J'ai tout compris ! Tu vas me rembourser ma dot, tu verras ! Je te ruinerai !

TARTAGLIA : Ah, voilà ! Ce sont les conseils de la fripouille de poète qui court après votre testament. Et vous croyez qu'il vous aime ? Vieille idiote ! C'est à coups de pied dans le cul que je le chasserai votre poète.

TARTAGLIONE : Dans une demi-heure, je porte plainte et pour payer ta caution, tu devras vendre jusqu'à tes dents ! Comme ça tu me respecteras ! Oh ! Voilà ce qu'on gagne à faire des enfants... *Elle pleure.*

TARTAGLIA : Prenez mon royaume, prenez mon trône. Les larmes de crocodile ne me touchent plus.

SCÈNE 7 – PANTALON, TARTAGLIA, TARTAGLIONE

PANTALON : Majesté ! Majesté ! Il se passe des choses, mais des choses !... Je reviens du palais des inconnus, ils n'y sont plus. Les serviteurs portent des habits de deuil. Tout respire l'horreur et la mort, les deux jeunes gens nourrissent maintenant les vers de terre.

TARTAGLIA : (*À sa mère*) Voilà ! Vous êtes contente ? Ô Dieu, ô mon Dieu ! Ô ciel ennemi je vais me faire hara-kiri. *Il sort.*

PANTALON : Ah non ! On ne verra jamais ça ! *Il sort en courant.*

TARTAGLIONE : Tout va bien, tout va mieux ! (*Entre Brighella.*) Oh ! grand poète ! La menace s'éloigne de moi...

SCÈNE 8 – BRIGHELLA, TARTAGLIONE

BRIGHELLA : Ils sont tous à la colline de l'Ogre, Majesté de mon cœur. Ils ne devraient plus jamais rentrer.

TARTAGLIONE : Et c'est ce qui va se passer et le roi, mon fils, va s'embrocher par le nombril. Il faut que je t'avoue... je t'aime, poète vénéré.

BRIGHELLA : Majesté, permettez que je vous dise... c'est juste... par prudence... Vous devriez faire tout de suite votre testament.

TARTAGLIONE : Ne me parle jamais de testament. Pas de mauvais présages ! Aime-moi et écris, c'est ce que tu dois faire ! *Elle sort.*

BRIGHELLA : Rien à taire avec le testament... C'est vrai, les jumeaux devraient rester sur leur colline. Pourtant mes visions sont floues et, même si tout se passe bien, on me répondra toujours : Aime-moi, écris, c'est ce que tu dois faire. Ad honores !... Je ne le veux pas. *Il sort.*

SCÈNE 9 – L'OISEAU VERT, RENZO, TRUFFALDIN

La colline de l'Ogre, un palais au fond. Près de la porte, l'Oiseau vert, sur un perchoir, une chaîne au pied.

RENZO : Ce doit être la colline de l'Ogre. Voici l'oiseau que nous cherchons, je ne vois aucun danger. Truffaldin, vois-tu des bêtes féroces ?

TRUFFALDIN : Vous feriez mieux d'appeler la statue.

RENZO : Je ne vais pas appeler au secours tout le temps comme un petit enfant. Si je l'appelle, il va venir avec sa longue liste de reproches ennuyeux, il voudra me conseiller, me corriger... Va chercher l'oiseau vert, apporte-le-moi. C'est facile, il a une chaîne au pied.

TRUFFALDIN : Si vous n'appellez pas Calmon, je n'irai pas.

RENZO : Mais quel poids mort ! On est jamais mieux servi que par soi-même !
Il se dirige vers l'Oiseau vert.

TRUFFALDIN : Allez-y ! Vous allez avoir les dragons et les lions et vous allez voir ce qui va se passer ! *Renzo est près de l'Oiseau vert et se met en position de le détacher.*

L'OISEAU VERT : Où vas-tu, malheureux ?
Fou sans cœur, que fais-tu ?
Ce courage insensé,
Tu devras le payer.

RENZO : Mon Dieu ! Qu'est-ce que je sens ?... Quelle douleur... me saisit... Truffaldin, au secours...
Il se transforme en statue.

TRUFFALDIN : Non au secours ! Non ! Renzo, vous blanchissez... Et vous êtes dur et froid...(A part.) En fait ! Ça n'est pas si grave... Si moi, je pouvais l'attraper, je pourrais monter une petite baraque et l'exhiber... et comme ça... Allez, allez, allons, allons... allons mon mignon...

Il s'approche pour attraper l'Oiseau vert.

L'OISEAU VERT : Scélérat, te voilà,
Tu ne te repens pas.
Le ciel peut corriger,
Un caractère vicié.

TRUFFALDIN : Mon Dieu ! Qu'est-ce que je sens ?... Quelle douleur... me saisit... Je...
Il se change en statue.

SCÈNE 10 – BARBARINA, SMERALDINE

BARBARINA : Je ne vois pas mon frère. Pourtant, nous sommes sur la bonne colline et voici l'oiseau vert. Ah Smeraldine, je ne voudrais pas qu'il soit à cause mort à cause de moi.

SMERALDINE : Calmez-vous. Ils ne sont peut-être pas encore arrivés.

BARBARINA : Je voudrais sortir le poignard, voir s'il brille encore ou s'il est plein de sang, pourtant ma main tremble et j'ai peur.

SMERALDINE : Allez, courage Barbarine...

BARBARINA : Ah tu as raison. Je dois affronter la douleur qui, peut-être, me tuera.
Elle tire le poignard qui est couvert de sang.
Oh, mon Dieu ! Oh, ma mère ! Mon frère est mort et c'est moi qui l'ai tué.
Elle laisse tomber le poignard et s'évanouit.

SMERALDINE : Oh, pauvre de moi ! Mon pauvre fils ! Ma pauvre fille ! Mon pauvre mari !
Elle soutient Barbarina.

BARBARINA : *(revenant à elle)* Laisse-moi, Smeraldine. Je ne mérite plus qu'on m'aide. Pauvre femme ! Tu as eu pitié de moi, tu m'as recueillie, tu m'as élevée et je me suis moquée de toi. Mais maintenant il est trop tard... *Elle pleure.*

SMERALDINE : Barbarina, ma chérie... Mon cœur se brise... Je regrette d'être si ignorante et de ne pouvoir dire de beaux discours pour vous consoler.

BARBARINA : Ah Sméraldine comme j'aimerais retrouver la pauvreté de la vie que je menais auprès de toi. Ah ! comme je voudrais ne plus avoir la haine de moi et le regret d'avoir tué mon frère. Je suis désespérée... *Elle pleure.*
Tremblement de terre, obscurité, éclairs, prodiges.

SCÈNE 11 – CALMON, SMERALDINE, BARBARINA

CALMON : Désespérés, les humains qui, comme toi, refusent de croire au ciel.

SMERALDINE : Oh ! pauvre de moi ! Une statue qui parle !

BARBARINA : Calmon ! Si je peux secourir mon frère, aide-moi !

CALMON : Tu peux sauver Renzo, mais ce sera au risque de ta vie. Je te conseille d'accepter la mort de ton frère et de partir d'ici. Lui aussi il fut vaniteux, ingrat et idiot. Si ne suis pas mes conseils, tu mourras.

BARBARINA : La mort ne m'est rien si je peux faire revivre mon frère.

CALMON : Tu vois l'oiseau vert ? C'est de lui que dépend la vie de ton frère. C'est lui qui peut faire ton bonheur. Ecoute-moi bien et retiens mes mots. Tu dois t'approcher de lui en suivant une mesure précise. Sept pas, un pied, quatre onces, un doigt et un point. Sans changer d'un petit cheveu cette mesure. Si tu réussis, tu devras lui parler la première. Si l'oiseau parle le premier, c'est toi qui mourras, si tu dépasses la mesure, là encore, tu mourras. Et si jamais tu gagnes, ne m'oublie pas, ne fais pas comme ton frère.

Il disparaît. Tremblement de terre, obscurité, éclairs, prodiges.

SCÈNE 12 – SMERALDINE, BARBARINA, L'OISEAU VERT, TRUFFALDIN, RENZO

SMERALDINE : Eh ben ! Celui qui voudra faire ça est complètement fou. Barbarine, restons veuves et allons-nous-en.

BARBARINA : Non, je veux affronter l'oiseau.

SMERALDINE : (la retenant) Ma chère fille...

BARBARINA : LAISSE-MOI ! Je suis décidée. Que le ciel guide et ma vue et mes pas.

Barbarina s'en va vers l'Oiseau. Elle s'arrête de temps en temps pour compter la juste mesure en calculant ses pas.

SMERALDINE : Ma pauvre fille ! Doucement... il manque un... Il manque les... le doigt... le point, il manque le point ! Parle ! Il est temps !

BARBARINA : Oiseau vert aux ailes d'or,
Viens voler vers moi,
Je suis Barbarina,
Dans les montagnes,
Dans les campagnes, j'ai marché
Pour te délivrer, mon trésor adoré.

L'OISEAU VERT : Oh mon amour, mon bien !
Je suis ton esclave, quel contentement,
Prends-moi et partons, le vent nous attend.
Barbarina attrape l'oiseau.

SMERALDINE : Quelle joie ! Bravo, bravo, bravo !

BARBARINA : Oiseau vert, s'il te plaît, aide-moi à secourir mon frère !

L'OISEAU VERT : De mon aile gauche,
Une plume prendras
Touche les statues
Et ton frère vivra.
Barbarina arrache la plume et touche Truffaldin, qui se transforme.

TRUFFALDIN : Je jure ! Plus jamais, oui ! Je jure de laisser tomber la philosophie ! Je vais être gentilhomme ! Viens là !
*Il embrasse Smeraldine.
Barbarina touche Renzo qui se transforme.*

RENZO : Oh, ma chère sœur ! Qui me rend la vie ?

BARBARINA : Celle qui sera moins folle et vaine.

Elle l'embrasse.

SMERALDINE : Je n'en crois pas mes yeux. C'est le monde nouveau.

L'OISEAU VERT : Enfants, partons vers notre destin Nous serons fichus si l'ogre revient.

ACTE V

Un délicieux jardin. Une fontaine avec une vasque, d'un côté. De l'autre côté un piédestal où est posé un grand plat. Au milieu, une table, en face des sièges de feuillage et verdure disposés en cercle.

SCÈNE PREMIÈRE

TARTAGLIONE, BRIGHELLA (*assis sur les sièges de feuillage*), **RENZO,, SMERALDINE** (*debout*), **TRUFFALDIN, TARTAGLIA, BARBARINA, PANTALON, UNE POMME, L'OISEAU VERT**

TARTAGLIONE : Poète, je me suis calmée puisque tu le voulais...

BRIGHELLA : (*bas, à Tartaglione*) Attention, mes visions me parlent :

Si, de Barbarine, le roi est l'époux
Alors, les dieux seront en courroux,
Pourtant, s'il ne l'épouse pas,
C'est Brighella qu'on embrochera.

TARTAGLIA : Mais, Barbarina, je ne comprends pas pourquoi vous retirez sans cesse votre main et refusez mon lit !

BARBARINA : Mon roi, ne vous indignez pas. Le moment est de dénouer toutes ces choses que je ne comprends pas... Truffaldin, Smeraldine, apportez l'eau d'or qui joue et danse, l'oiseau qui parle et la pomme qui chante. Mon roi, je serai à vous si le destin le veut.
Truffaldin et Smeraldine sortent.

TARTAGLIA : Donc, mon mariage dépend d'une pomme, d'un peu d'eau et d'un petit oiseau ? Tout cela est d'un grotesque...

PANTALON : (*À part*) J'ai la gorge serrée, je ne peux plus parler...
Truffaldin et Smeraldine reviennent avec une pomme, la bouteille d'eau et l'Oiseau vert.

BARBARINA : Posez la pomme ici et ici l'eau.
Smeraldine pose l'Oiseau sur la table, elle pose la pomme dans un plat.
Truffaldin verse l'eau dans la vasque.

LA POMME : Il tremble, celui qui dans l'erreur poursuit, il pleure, celui que le remords fuit.
Ouvrez la tombe
Où la colombe
Souffrit longtemps
La colère du ciel, La foudre cruelle
Comblera nos vœux Réjouira le roi.

BARBARINA : Bravo, superbe, magnifique, extra !

TARTAGLIA : Doucement, ne criez pas ! Voilà ce que moi, je comprends :
« Celui qui dans l'erreur poursuit, celui que le remords fuit... »
Barbarina, vous êtes têtue comme une ânesse et vous ne voulez pas m'épouser... Tremblez !... Ce que dit la pomme est très clair. Non ?

TARTAGLIONE : Poète, gardons l'espoir !

BRIGHELLA : (*Visions*) Mais s'il ne l'épouse pas,
C'est Brighella qu'on embrochera.

TARTAGLIA : (*À Barbarina*) Donnez votre main. Ce n'est pas la peine d'attendre la foudre. Je dois me réjouir, c'est la pomme qui le dit.

BARBARINA : Avant de faire ceci, mon roi, écoutons parler l'oiseau.

TARTAGLIA : Ah ! Non ! Je n'écoute pas les idioties des oiseaux... Enfin !... Donnez-moi votre main.

L'OISEAU VERT : Arrête, écoute-moi,
Prenant Barbarina,
Ce sera ta fille
Que tu épouseras.

TARTAGLIA : Comment ça, ma fille ? Cet oiseau est fou !

L'OISEAU VERT : Non, je ne suis pas fou, et toi, tu sauras tout.
Barbarine et Renzo sont tes enfants jumeaux
Que Pantalon jeta, tout bébés dans les eaux.
Ninetta est en vie et cela grâce à moi,
De son trou de l'évier, elle accourt, la voilà.

TARTAGLIONE : Oh ! là !... Astrologue absolu, nous sommes foutus !

BRIGHELLA : ... C'est Brighella qu'on embrochera...

SCÈNE DERNIÈRE – LES PRÉCÉDENTS, NINETTA

NINETTA : Qui m'a libérée enfin de mon ignoble trou pour me faire revoir les étoiles ? . . .

TARTAGLIA : Oh ! qu'est-ce que je vois, qu'est-ce que je vois ? Ma femme, mon épouse !... qui a un peu vieilli... Mais ça ne fait rien, je suis un bon mari et je ferai ce qu'il se doit. Mes enfants... Ninetta... mes enfants... tout se trouble. Vous n'êtes donc pas des petits chiots.

PANTALON : Ah, je l'avais dit que je les avais bien entourés dans leur toile cirée !...

L'OISEAU VERT : Surtout ne bougez pas d'ici.
Je vais en finir avec la magie
Et voici le dernier miracle,
L'ultime de la pièce et du divertissement.
Je suis roi de Terre d'Ombre,
En oiseau vert changé
Comme le sait le public,
Par un ogre énervé.
Maintenant tout est dit,
C'est la fin de ma peine.
J'embrasse Barbarine,
Et je la prends pour reine.
Que chacun se souviene
Moins de philosophie,
Mélangez-la un peu
Avec la fantaisie
Si de nos fables, nous avons les fruits,
L'erreur est philosophie, PER TUTTI !

Il se transforme en roi. Scène monumentale de bisous : Tartaglia embrasse Ninetta, Renzo embrasse Pompea, le roi de Terre d'Ombre Barbarina, Tartaglia ses enfants, Truffaldin Smeraldine et Pantalon.

BARBARINA : Calmon aura son nez
Si vous nous y aidez.
La fable, peut-être
Ne vous a pas plu
Mais nous l'avons faite.
A nous les saluts !

Fin